

GODEFROI LORRAIN

REMÈDE POUR  
UN MALHEUR

*Nouvelles*

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :  
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de  
*euthena.com* qui ont permis à ce livre de  
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en  
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation  
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042524234

Dépôt légal : décembre 2025

*À tous ceux qui ont une peur effroyable  
de la mort et des fous*

« Avoir peur, c'est mourir mille fois,  
c'est pire que la mort. »  
Stefan Zweig

## Sauvage

Il lui semblait n'avoir jamais autant marché depuis son enfance. Il en avait les jambes fourbues, le souffle court, mais se sentait bien comme après avoir dansé. Il avait éprouvé ce besoin de marcher dès son réveil. Besoin proche du devoir auquel son esprit se serait rebellé avec force à l'idée même de s'y dérober. Paré de ses précieuses bottes étrennées de longue date (il les avait achetées dans la galerie marchande de l'hôtel Llao Llao à Bariloche lors d'un séjour en Patagonie ; il logeait alors dans la suite naguère occupée par Barack Obama, en toute simplicité), au cuir brisé mais encore robuste, il était donc parti aux aurores inspecter de long en large le nouveau mur d'enceinte qu'il venait de faire construire en bordure de son vaste domaine. Il n'avait pu s'empêcher de revenir sans cesse sur ses pas dans le but de s'assurer qu'il n'y avait pas le moindre trou, le moindre interstice où un animal aurait pu passer, *a fortiori* un tout jeune enfant.

Enfant. Ce mot le fit à nouveau frissonner malgré lui. Dans quelle galère s'était-il donc fourré ? Il soupira longuement en pensant à tous les efforts qu'il avait consacrés à l'affaire depuis maintenant près de six mois, au point d'en perdre parfois le sommeil. Et tout ça pour elle, alors qu'ils pouvaient très bien continuer à vivre ainsi, en paix, heureux, ne manquant de rien, libres de trouver du temps pour faire la fête ou partir à l'aventure dans des contrées fabuleuses où le dépaysement serait assuré. Mais non, elle n'en avait pas démordu. Ce qui ne l'étonnait qu'à moitié, dans la mesure où il la savait têtue dès lors qu'une idée avait pris racine dans sa tête. Il n'avait pu s'empêcher de tenter de l'arracher comme une mauvaise herbe, source de disputes, de cris et de scènes ô combien pénibles. C'est ainsi qu'ils s'étaient blessés par des

paroles malheureuses, lancées comme des flèches empoisonnées, de celles qui ne font pas forcément mal sur le coup, mais seulement plus tard, quand on les rumine dans les bras morts de son esprit où elles croissent sournoisement comme des plantes vénéneuses. Leurs effets sont alors décuplés, et l'on souffre au point de vouloir faire souffrir à son tour, prêt à piquer de nouveau à vif dès que l'occasion est bonne, le carquois déjà bien fourni à l'avance. Heureusement, ils avaient la chance de former un couple dont le bonheur acquis au prix de savantes réconciliations avait le don de savoir faire le vide dans tout leur stock de munitions.

Le jour où Ivan Castelman avait réalisé que Judith savait ce qu'elle voulait, qu'il ne s'agissait point d'un vulgaire caprice, il avait aussitôt contacté son fidèle agent qui officiait à Tel-Aviv. Hélas, son appel était tombé au plus mauvais moment. Là-bas, seul le Hamas occupait les esprits. Il entendit même son agent jurer au téléphone, lui qui avait pourtant l'habitude de prendre la parole en usant de mots soigneusement choisis. Un autre intermédiaire joint là-bas lui conseilla entre deux détonations de roquettes de prendre attache avec un correspondant alors en poste à Kiev. Mais ce n'était guère mieux en Ukraine depuis le déclenchement des hostilités avec les horribles Orques russes. C'était pourtant le pays où tout ce qui est illicite en matière d'enfants devient licite comme par magie. Il suffisait juste d'y mettre le prix, ce qu'Ivan pouvait se permettre tant sa fortune était désormais acquise. Sans compter que les Ukrainiens n'étaient jamais trop regardants sur la provenance des fonds et se faisaient les rois de transactions qui ne laissent pas de traces.

L'agent de Kiev lui confirma dans un message codé qu'il existait bien des filières spécialisées dans le domaine de l'adoption. Grâce à elles, un jeune enfant pouvait être acheté et servir aussi bien de banque d'organes que de simple objet de luxe, le tout dans la plus grande opacité. Il y avait aussi des possibilités d'adoptions spéciales, soumises à des desiderata plus ou moins fantasques. Les demandes comme celles de Judith avaient par chance déjà été traitées par le passé. Il était en effet possible de se procurer des enfants sauvages. Mais la guerre qui sévissait,

impitoyable, avait changé la donne. En effet, l'organisateur du trafic, un certain Davydenko, grand nostalgique de Stepan Bandera, s'était empressé de gagner le front sitôt les hostilités déclarées et venait de se faire démilitariser et dénazifié dans les environs de Bakhmout la semaine d'avant.

À cette annonce, Ivan n'avait pu cacher sa déception. Son correspondant l'avait toutefois aussitôt rassuré. Il existait dans les Balkans une autre filière toujours en activité, et il lui communiqua les coordonnées hautement confidentielles d'un Grec de Thessalonique, qui en connaissait tout le savant fonctionnement. Ivan le contacta promptement. L'homme s'avéra volubile, soucieux de bien faire, ce qui éveilla instinctivement la méfiance d'Ivan. Il se l'imaginait en bras de chemise, sur une terrasse dominant le port, davantage caressé par une paire de mains manucurées douces et audacieuses que par le vent du large. Mais Ivan se contint, malgré sa folle envie de mettre un terme au plus vite à la conversation. Sa patience finit cependant par être récompensée, dans la mesure où il récolta dans tout ce verbiage décousu les informations dont il avait vraiment besoin. L'homme qui détenait la clé de sa requête était un Albanais originaire du Kosovo, du nom de Hashim Berisha. C'était un ancien de l'Armée de libération du Kosovo, un vrai dur qui s'était délecté pendant toute la guerre à torturer des enfants serbes devant leurs propres parents afin que ces derniers livrent dans le moindre détail les mouvements des troupes yougoslaves dont ils avaient été les témoins. La difficulté, de taille, était qu'il ne se laissait approcher qu'à travers la chaîne de nombreux intermédiaires. Et comme rien n'était gratuit dans toute cette affaire, chaque intermédiaire demandait avec gourmandise sa part du gâteau. Il fallait visiblement déboursier une somme considérable pour espérer rencontrer Berisha en personne. Ce dernier ne recevait ses « clients » qu'à Tirana, quand l'affaire était déjà bien mûre. Il n'était bien sûr pas question de marchander quoi que ce soit comme dans un vulgaire souk, *a fortiori* de le gruger, sauf à vouloir partager le destin funeste d'un Serbe du Kosovo...

Hélas, il fallait faire avec, car Berisha était incontournable dans ce domaine. C'est lui en effet qui écumait les Balkans,

de Pristina jusqu'aux fins fonds des Carpates, à l'affût de ces petits sauvages. Une fraction de l'argent déboursé par tous ces couples en quête d'adoption fantasque finançait des familles nécessiteuses qui, sous le joug d'une misère accablante, acceptaient de se prêter au jeu en sacrifiant l'un de leurs enfants. Ces derniers se répartissaient en deux principales catégories. La première était la mieux fournie. Elle se composait d'enfants séquestrés en bas âge, et privés dès lors de tout contact humain. L'opération était simple en soi et ne demandait guère d'investissements. Il fallait juste disposer d'une bâtisse misérable perdue dans un endroit désert et de gardiens hautement vigilants que Berisha se faisait une joie de choisir lui-même. Son principal critère de sélection, avant tout fondé sur son expérience, était le suivant : une aversion quasi viscérale des enfants. Ce qui fait qu'on trouvait bon nombre de femmes parmi ces gardiens... La seconde catégorie était celle des enfants sauvages « authentiques », à savoir des enfants abandonnés en pleine nature, en général au cœur de vastes forêts inextricables et qui survivaient, soit grâce à une endurance et une capacité d'adaptation innées défiant la raison, soit grâce au maternage improbable d'une louve, voire d'une ourse. Il va de soi que la plupart mouraient, ce qui fait que le prix d'un enfant sauvage élevé « en plein air » atteignait des sommets. Malchance pour Ivan, ou plutôt pour ses comptes bancaires dont certains ouverts par précaution aux îles Caïmans avaient toutefois l'immense chance d'échapper à ce damné fisc.

C'est que Judith ne jurait que par la nature. Elle militait pour la voiture électrique (la dernière Tesla haut de gamme et toutes options pour elle, la Zoé pour les autres), les énergies renouvelables (à condition que le parc d'éoliennes soit bien loin et hors de sa vue), la nourriture bio garantie sans pesticide avec une tendance végétarienne, voire pire un brin vegan (Ivan l'avait pourtant connue toute joyeuse à l'idée de manger un bon steak), et elle était toujours prête à faire la leçon à tous ceux pour qui l'empreinte carbone n'était qu'une vue de l'esprit. Les délais de livraison d'enfants de la sorte, d'après le Grec qui chuchotait parfois dans l'appareil comme un conspirateur, étaient longs, très longs. Il allait leur falloir



s'armer de patience et être prêts à déboursier davantage que tous les autres couples partageant ce même désir inavouable.

Et c'est ainsi qu'ils avaient attendu, leur patience mise à rude épreuve, rythmée par des échanges de messages cryptés avec ces Albanais qui tantôt se montraient rassurants et optimistes, tantôt affichaient des prétentions pécuniaires exorbitantes ou annonçaient des délais de livraison tout à fait déraisonnables et inacceptables. Ivan avait déjà été contraint d'user par le passé de moyens illicites, souvent dans le but de développer plus rapidement des secteurs d'activité de la société qu'il dirigeait. Quelques concurrents gênants avaient ainsi été éliminés, non pas physiquement, s'entend, mais professionnellement. Il lui avait suffi de détruire la réputation de certains sur des mensonges construits de toutes pièces (les accusations d'antisémitisme rencontraient toujours beaucoup de succès en la matière). Il en avait incité d'autres à se lancer dans des affaires qu'il savait hautement hasardeuses et où ils s'étaient endettés jusqu'au cou, s'arrangeant ensuite pour devenir leur créancier... Mais jusqu'à présent, il avait agi dans le cadre de son réseau, avec des gens en qui il avait toute confiance, alors que là, il dépendait somme toute d'une mafia albanaise sans foi ni loi, aux mœurs terriblement primitives.

Un jour, il reçut un appel téléphonique d'un homme à l'accent étrange et au français des plus approximatifs. Si Ivan ne s'était pas engagé dans ce projet fou qui obsédait désormais au quotidien son épouse, il lui aurait sans doute raccroché au nez, n'ayant guère la patience de palabrer dans le vide avec un interlocuteur lointain. Mais l'homme se montra persévérant et finit par faire comprendre à Ivan que sa mission émanait de Berisha en personne. Il l'informa que l'enfant était à disposition, qu'il suffisait de se rendre à Tirana pour payer la somme convenue, mais qu'il fallait impérativement démarrer les formalités à l'agence française de l'adoption. L'enfant désiré, actuellement repéré dans une forêt bosniaque, avait déjà acquis la nationalité albanaise grâce à leurs bons soins.

Judith et Ivan, dans les jours qui suivirent cet appel, se lancèrent avec fougue dans leurs démarches d'adoption. L'agence se montra suspicieuse sur certains points, mais

Ivan l'esprit aux aguets fit preuve à chaque fois de la plus habile persuasion (qui pouvait s'accompagner si besoin d'une valise pleine de billets). Quant aux papiers d'identité de leur futur fils, Berisha avait bien fait les choses et tout semblait en ordre. Ivan dut aussi s'assurer qu'on n'était pas en train de lui jouer un sale tour là-bas. L'idée de se faire escroquer lui était en effet tout à fait intolérable. Il aurait ressenti cela comme une véritable insulte à son intelligence (c'était pour lui l'insulte suprême, celle dont on ne se relève pas). Il fut ainsi contraint de faire appel à un Sépharade de Durrës, qui se montra somme toute plutôt réceptif à sa demande : Ivan finit par obtenir par son intermédiaire de sérieuses garanties. Il se décida donc à faire un saut à Tirana où la transaction prévue se fit dans une chambre au dernier étage d'un affreux hôtel nimbé d'une grisaille sinistre et dont le standing ne semblait pas avoir changé depuis l'époque où l'Union soviétique convulsait dans les affres de l'agonie. Bien qu'assez spacieuse (il faut dire qu'elle était chichement meublée), elle donnait l'impression d'être entièrement occupée par un homme dont la corpulence dépassait l'entendement. Comme il gardait obstinément le silence, Ivan le prit pour un simple garde du corps, mais ne sut qu'après avoir quitté les lieux qu'il s'agissait en fait de Berisha en personne. Un petit monsieur parlant un français impeccable s'occupa sinon de lui avec beaucoup de courtoisie, mais Ivan vit dans ses yeux une soif d'argent que l'on devinait insatiable. Il avait toutefois fini par signer, envers et contre toute raison digne de ce nom, comme mû à distance par la volonté farouche de Judith d'avoir un enfant.

À son retour en France, ce fut à nouveau une longue attente, attente qui leur parut interminable maintenant qu'Ivan avait payé cash. Ils avaient beau harceler l'agence, tout semblait avancer avec une lenteur exaspérante, comme si d'obscures manœuvres dilatoires étaient mises en œuvre. Enfin, le grand jour arriva, mais pas de la façon dont ils se l'étaient imaginée. Ils eurent déjà la fâcheuse surprise de voir Loran amené chez eux dans une sorte de fourgon déglingué d'un autre âge où il avait fait tout le voyage en cage comme on transporte un petit fauve. Quand le conducteur l'en fit sortir avec nonchalance et

sans dire un mot, Judith et Ivan s'approchèrent à grands pas, tout excités. Mais ils eurent aussitôt un mouvement instinctif de recul. Leur enfant, leur fils, venait en effet de leur être livré à l'état brut. Il était d'une saleté épouvantable : des couches de crasse squameuses tapissaient la moindre parcelle de son corps dénudé, donnant l'impression qu'il émergeait à l'instant d'un bain de boue. Sa longue tignasse était pleine de croûtes. Il dégageait une odeur terriblement pestilentielle. Une fois mis à l'abri dans la maison, Loran se terra dans un coin, se tenant tout recroquevillé, dans un mutisme hostile, les yeux errant vaguement d'un endroit à un autre. Son corps était parfois agité de brefs mouvements spasmodiques, comme s'il était traversé par les courants d'une source énergétique mystérieuse. Il se balançait sinon sans relâche à la façon de ces affreux singes que l'on visite à la ménagerie. Il était difficile de donner un âge à Loran. Il pouvait avoir l'âge de raison, mais pas la moindre lueur d'esprit ne se lisait dans ses yeux qu'il avait démesurément grands comme ceux des héros de mangas, verts comme les marais traîtres qui engloutissent le malheureux qui s'y aventure et mobiles comme ceux d'une poupée en bois des temps anciens. Et il semblait incapable de tenir debout sur ses deux jambes.

Quand Judith à la fois par souci de décence et d'hygiène voulut l'emmener à la salle de bains, il se mit à se débattre, la mordant et la griffant au point qu'elle poussa un grand cri. Loran y répondit en laissant échapper pendant d'interminables secondes un puissant son guttural, parfaitement uniforme, qui semblait émerger du cœur même d'une de ces forêts bosniaques ô combien ténébreuses. Ce son frappa leur esprit comme jamais : longtemps après, il leur suffisait de l'évoquer brièvement dans leurs souvenirs pour qu'ils en frissonnassent aussitôt. Il faisait en effet surgir à lui seul un temps préhistorique à l'état pur, celui où l'homme forgeait sa nature non dans le moule d'une éducation soigneusement conservée et transmise au fil des générations, mais dans un environnement brut d'une sauvagerie inouïe.

Quand Judith revint, elle venait de se désinfecter et de se panser, sage précaution après sa vilaine morsure, elle ne put